

Avant-propos

En mars 2007, je faisais partie des témoins à charge au procès d'Eunice Spry. Pour la première fois, dans ce tribunal, j'ai publiquement fait le récit des violences abjectes qu'elle m'a infligées. La cour ayant pris des mesures pour préserver mon anonymat, je comparaisais simplement en tant qu'« Enfant B ».

Je choisis aujourd'hui de révéler mon identité et de signer ce livre de mon nom. Je ne veux en aucun cas faire encore souffrir les survivants, les autres enfants martyrisés par Eunice Spry pendant toutes ces années. C'est pour cela que j'utiliserai ici des pseudonymes en ce qui les concerne. Bien qu'il me paraisse impossible de raconter mon histoire sans également aborder la leur, j'ai fait de mon mieux pour ne rien divulguer à leur sujet qu'ils n'aient déjà évoqué devant les juges.

Des témoignages à la faveur desquels j'ai appris de nouvelles choses. Eunice faisait en sorte d'empêcher tout réel rapprochement entre nous, et alors que nous vivions sous le même toit, nous ne nous disions pas tout. C'est mon expérience intime que je transcris dans ces pages : la leur a nécessairement été différente.

Je suis fière d'eux, de nous tous, car nous avons survécu et avons su nous bâtir une vie. La route sera encore longue, mais je ne doute pas qu'à terme, nous arriverons

à fermer pour de bon la porte sur notre passé. Écrire ce livre est un pas en avant, une étape majeure de mon cheminement personnel. Des années durant, les menaces d'Eunice nous ont réduits au silence. Aujourd'hui, j'ai enfin retrouvé ma voix.

TROUVER MA VOIX

Son regard. Il est insoutenable. Ces yeux d'un gris dur, sans vie, me transperceront. Ils vrilleront mon âme et je serai perdue. Je céderai, je le sais. Elle me crachera à nouveau des flots de bile et je croirai chacun de ses mots accusateurs, les recevrai comme autant de coups de couteau dans le cœur.

Tu es mauvaise. Une moins que rien, l'enfant du Diable. Je vais te donner une leçon que tu n'es pas près d'oublier.

Je ne respire plus. J'avale vite une grande goulée d'air et, soudain, tout autour de moi redevient net. Je suis à l'arrière d'une voiture noire, à la carrosserie brillante. Tandis que je m'enfonce dans mon siège comme pour disparaître, nous nous garons devant une agence de location de véhicules. «Avis Car Hire», lis-je sur l'enseigne. Heureusement, les vitres sont teintées : bien que le parking soit plutôt sombre, je reconnais plusieurs des personnes qui nous attendent. Puis, lentement, la portière s'ouvre. Je suis soulagée de voir le visage sympathique de l'inspectrice Victoria Martell, qui se glisse rapidement à côté de moi alors que l'un de ses collègues s'installe à l'avant.

L'inspectrice porte un tailleur et des chaussures noirs. Comme toujours, c'est une tenue à la fois très

professionnelle et élégante, sophistiquée. Lorsqu'elle tourne vers moi son joli visage encadré de longs cheveux bruns, je capte une bouffée de son parfum. Elle me touche la main, délicatement.

— Comment allez-vous, Alloma ?

Je suis tellement heureuse qu'elle soit là. J'ai de moins en moins de mal à respirer. Je déglutis, péniblement, pour essayer de répondre, mais pas moyen d'articuler un mot. Ma langue me semble aussi lourde et encombrante qu'une éponge, et je sens mon estomac bouillonner. Je me suis réveillée à l'aube, au terme d'une nuit jalonnée de cauchemars, ou j'ai très peu dormi. Je n'ai pas réussi à avaler quoi que ce soit au petit-déjeuner, et ces gargouillis acides me le rappellent. Je n'ai pas faim, mais j'ai l'impression paradoxale d'avoir à la fois trop mangé et le ventre creux.

Pour me changer les idées, et me distraire de la panique que je sens monter peu à peu en moi, je décide de jouer avec les perles du bracelet que je porte au poignet. La sensation de ces belles billes de verre coloré, lisses sous mes doigts, soulage un peu mon stress. *Je ne sais pas si je serai capable d'aller jusqu'au bout.* Le ronron du moteur se fait soudain entendre. La voiture se met en route et, bientôt, nous nous glissons dans la circulation matinale qui encombre les rues de Bristol. Je jette un coup d'œil discret à l'inspectrice Martell : elle a l'air très déterminée, alors que j'ai l'impression de perdre pied.

Dehors, les arbres sont verts, lourds de leur feuillage dense et de grosses grappes de fleurs roses. Le printemps est en avance, cette année. J'adore cet éveil de la nature, ce jaillissement de vies nouvelles. Cette saison me fait vibrer. Je rêve de retrouver mon joli petit jardin, d'y goûter l'air frais et le parfum des premiers boutons. Par-dessus tout, j'aimerais pouvoir serrer contre moi Ivy, ma fille, et

la voir s'amuser sur le tourniquet du parc ou écouter ses éclats de rire enfantins, lorsqu'elle caresse l'un ou l'autre de nos six chats.

Pour tout dire, j'aimerais être n'importe où, faire absolument n'importe quoi d'autre, plutôt que de passer une journée difficile au tribunal.

— Cette tenue vous va bien, Alloma. Vous êtes très chic.

Je baisse les yeux vers le pantalon marron que je porte, certes élégant, mais que je n'avais encore jamais mis. Mon regard glisse sur les manches de ma chemise blanche, dépassant de ma veste fauve toute neuve. C'est un style sobre qui n'a rien à voir avec ma garde-robe habituelle, plus décontractée, faite de jeans et de tee-shirts chamarrés. Je ne me suis autorisé qu'une seule concession : mes pendants d'oreilles scintillants, d'inspiration bohème. Elles seules rappellent «le véritable moi». Mes boucles noires sont sagement rangées en demi-queue de cheval, dont je n'arrête pas de tripoter l'élastique. J'essaie de prendre une respiration plus profonde, comme on m'a appris à le faire quand j'ai accouché d'Ivy. Mais je n'arrive pas à me tenir tranquille.

Malgré la présence rassurante de l'inspectrice Martell à côté de moi, je reste hantée par le souvenir de mains osseuses se refermant sur ma gorge pour m'empêcher de parler, étouffer toute étincelle de vie, et «me donner une leçon». Je me rappelle aussitôt qu'Eunice Spry, ma mère d'accueil et propriétaire des terrifiantes mains en question, est en détention. Et je retrouve alors ma voix, aussi âpre et enrouée soit-elle.

— Merci, Victoria. Il y aura vraiment un écran, vous êtes sûre ?

Son expression s'adoucit.

— Sûre et certaine, Alloma. Elle ne sera introduite dans la salle qu'après votre arrivée. Je vous assure que vous ne verrez même pas son visage.

J'opine lentement, en m'efforçant de me convaincre qu'elle a raison. *Seigneur, j'espère que vous dites vrai*, me dis-je. Parce que, si Eunice peut me voir, elle peut m'avoir. À la seconde où son regard me transpercera, je serai de nouveau persuadée d'être mauvaise. Sale. Démoniaque. C'est pour ainsi dire instantané. En sa présence, j'oublie qui je suis. Dès qu'elle est dans les parages, j'ai l'impression d'être une personne détestable.

— Et puis n'oubliez pas, reprend l'inspectrice, vous avez déjà fait une déposition filmée. Vous n'aurez pas à revenir sur tous les détails les plus douloureux.

Comment aurais-je pu oublier ça? *Mais elle sera là. Elle saura.* Elle me fixera de ses yeux haineux, à travers l'écran occultant, pour m'intimider. Elle est très douée pour ça. Et quand elle m'entendra parler, elle me traitera de menteuse, me renverra tout ce que je dis à la figure. Elle ne me pardonnera jamais, c'est évident. J'imagine ce regard d'acier, s'approchant de plus en plus de moi, m'écrasant de toute sa malveillance calculatrice. Comme il l'a fait un millier de fois quand j'étais petite. Je ne peux contenir un frisson.

— Vous êtes sûre que ça va, Alloma? Vous êtes livide.

L'inspectrice Martell se penche vers moi, l'air inquiet. Je me suis maquillée avec soin, mais manifestement ça laisse tout de même paraître certaines choses. Je suis terrifiée, au point d'en être muette. Quand j'ai peur, j'ai tendance à ne plus pouvoir parler. D'autant plus qu'on m'a appris, avec force, à ne rien dire et à ne faire aucun bruit.

Soudain, la voiture passe un portail et s'approche d'une

bâtisse imposante, de style Regency. Le Bristol Crown Court, le tribunal pénal où je dois témoigner. Martell m'a déjà expliqué que, pour éviter la foule de paparazzis et de journalistes massés à l'entrée principale, nous allions passer par cette porte secondaire à l'arrière du bâtiment, mais le policier qui conduit la voiture se tourne vers moi pour insister sur le fait qu'ils prennent des précautions exceptionnelles, vu l'ampleur du procès. À l'en croire, c'est aussi événementiel que celui de Fred West, le tueur en série condamné non loin de là, à Gloucester.

Cette remarque me fait encore plus paniquer. *Je ne suis pas morte, moi. Ce n'était pas aussi grave, tout de même.* Personne n'est mort des sévices infligés par Eunice. Mais souvent, on a cru que ça allait arriver.

La voiture s'arrête et la portière s'ouvre. L'inspectrice Martell en sort vivement et me guide vers quelques marches où nous attendent des fonctionnaires de justice en uniforme. Ils nous entraînent à l'intérieur du tribunal, où je suis rapidement contrôlée par les agents de sécurité (mes bijoux et ma boucle de ceinture, en métal, font évidemment sonner leurs détecteurs). Puis, on me fait entrer dans une petite pièce, une sorte de cube où je dois relire ma déposition, une fois de plus. L'idée du contre-interrogatoire m'angoisse énormément. J'ai raconté mon histoire avec mes mots à moi, et pourtant j'ai peur d'oublier de dire quelque chose, ou tout simplement de tomber dans les pommes et de mourir d'effroi.

Une fonctionnaire de justice m'informe, un peu sèchement, que je ne dois discuter de ma déposition avec personne. Elle m'apporte ensuite une tasse de thé, et je lui réclame du sucre. Beaucoup de sucre. Elle me prévient, sans plus de délicatesse, que je risque d'attendre toute la matinée avant d'être appelée à témoigner. Pour être

honnête, je me fiche bien de ne jamais voir ce moment arriver, tant je redoute d'être interrogée et de devoir m'exprimer devant tous ces gens que je ne connais pas, et tous empreints de tant de solennité. Mais je n'ai pas non plus envie de rester cloîtrée dans ce petit cube, alors j'espère que les choses avanceront vite.

Après tant d'années passées à souffrir en silence – depuis mes six ans et demi, lorsque Eunice m'a «recueillie» –, sans doute que quelques heures de plus à attendre de tout raconter ne changent plus grand-chose. Mais j'ai l'impression de me trouver au bord d'un précipice, et de contempler l'abîme en contrebas. Je ne peux plus faire marche arrière, et une seule route s'ouvre devant moi, mais je ne sais pas encore si j'aurai le courage de l'emprunter. Qui plus est, depuis que je suis embarquée dans cette grande machine judiciaire, je ne contrôle plus rien.

Je ne peux que faire de mon mieux pour tenir, rester calme et dire la vérité. Du moins, c'est ça l'idée et c'est ce que Martell et d'autres, ceux qui me croient, m'ont dit. Par ailleurs, il y aura d'autres témoins. En particulier, deux jeunes adultes qui ont enduré les mêmes souffrances que moi. Eux aussi vont raconter leur histoire. La seule question qui se pose réellement, c'est de savoir si d'autres et, en l'occurrence, les douze membres du jury, croiront aux faits extraordinaires qu'ils vont découvrir.

À mesure que je parcours ma déposition, je me sens de plus en plus triste. Certaines formulations sont tellement enfantines, alors que j'avais déjà dix-neuf ans quand je l'ai rédigée. Pour la première fois, je prends conscience de ma naïveté, inimaginable chez une adolescente. J'ai l'impression que les événements décrits dans ces pages se sont produits il y a une éternité, maintenant que je suis là dans mes beaux vêtements, et du haut de mes vingt et

un ans. Moi aussi, je suis devenue maman. Et je suis sur le point de témoigner dans le cadre d'un procès majeur. Comme une adulte, une vraie.

La porte s'ouvre.

— C'est l'heure, m'annonce la fonctionnaire.

Nerveusement, j'arrange mes habits et mes cheveux. J'essaie de me mettre debout, mais j'ai les jambes en coton. Une préposée au soutien des témoins vient me rejoindre, et m'accompagne dans le long couloir, jusqu'à l'ascenseur qui m'emmènera dans la salle d'audience. Les portes refermées, je joue encore une fois avec mon bracelet, pour oublier mon cœur qui tambourine dans ma poitrine, si fort qu'il me semble que tout le monde l'entend.

Les portes coulissent, s'ouvrent. Je respire un grand coup. *On y est.*

DES YEUX DE BICHE

Petite, je savais sans l'ombre d'un doute que mes parents m'aimaient. Cette certitude procure un sentiment de sécurité absolu, qui est le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un enfant et que nombre d'entre vous ont la chance de considérer comme acquis. Pas moi. Je suis très reconnaissante d'avoir reçu tant d'affection de la part de mes parents. Je les remercie pour tous les câlins, tous les baisers, tous les mots d'amour bienveillants qu'ils m'ont soufflés. Je les remercie de m'avoir offert six ans de vie libres de toute crainte, car je sais ce que ça fait quand tout ça disparaît brutalement pour être remplacé par la cruauté la plus extrême. Sans le souvenir d'avoir un jour été aimée, je pense que je n'aurais pas survécu pendant les années passées chez Eunice Spry.

C'est seulement durant l'écriture de ce livre que j'ai pleinement compris comment cette femme a réussi à totalement me déposséder de ma propre vie. J'ai pu revoir chaque instant, chaque étape en soi plutôt modeste, dans le processus qui l'a inexorablement rapprochée de ma famille. Et je regrette, de tout mon cœur, de ne pas pouvoir remonter le temps pour empêcher tout ça. Mes parents doivent rêver de la même chose, j'en suis convaincue.

Mais je sais également qu'ils ont toujours essayé de faire de leur mieux pour moi. Au bout du compte, eux aussi ont été victimes d'Eunice.

Je suis née le 14 mai 1985 à Cheltenham, un joli petit bourg niché dans le sud-ouest de l'Angleterre. On m'a appelée Alloma Lesley Gilbert. «Alloma» vient d'un livre que ma mère avait adoré, et qui traitait des peuplades mythologiques et autres fées. Elle aimait tout ce qui était plus ou moins mystique. Sa famille, venue d'Irlande, avait des origines roms. On m'a même raconté qu'à une époque, ils avaient vécu dans une caravane. L'idée m'a toujours semblé romantique et pittoresque, bien loin de la réalité de la vie de ma mère. Elle avait grandi à Bolton, dans le Lancashire, et son enfance avait été violente. Battue et maltraitée par sa mère, elle avait fugué à l'adolescence et avait peu à peu perdu de vue tous ceux qu'elle avait connus plus jeune. Sa mère est morte, aujourd'hui, et, à l'exception d'un cousin très éloigné, je n'ai jamais rencontré d'autres membres de sa famille. J'imagine qu'ils doivent être installés aux quatre coins du pays, et j'aimerais beaucoup arriver à les retrouver, un jour.

L'enfance de mon père a été plus calme. Il vivait avec ses parents dans un logement social, un petit pavillon aux abords de Cheltenham. Mais il était de nature rebelle et, comme beaucoup d'ados, s'adonnait à différentes drogues, malgré l'opposition parentale.

Il avait quinze ans quand il a rencontré ma mère, du même âge, dans une boîte londonienne. C'était au début des années soixante-dix, en pleine période psychédélique. Ils sont immédiatement tombés fous amoureux. Ma mère était superbe, avec de beaux yeux bleus et une longue chevelure brune, ses boucles tombant en cascade. Elle

avait un côté artiste très développé, un esprit libre toujours en quête de quelque chose et l'envie de commencer une nouvelle vie loin des souffrances subies chez ses parents.

Mon père était un beau brun aux yeux marron, et un vrai petit sauvageon. Ils ont sûrement dû avoir des atomes crochus dès leur première rencontre. Bien qu'ils se soient mis ensemble très jeunes, leurs sentiments n'ont jamais faibli ni varié. Très vite, mon père a fait emménager ma mère à Cheltenham, dans le pavillon familial.

Et c'est là que j'ai fait mon entrée. Avant ma naissance, ma mère avait accouché d'un bébé mort-né et en était restée très marquée. Après ce drame, mes parents ont dû attendre cinq ans la grossesse suivante. Je ne peux donc qu'en conclure que j'étais une enfant désirée. Nous sommes restés vivre avec Nan, comme on appelle nos grands-mères ici en Angleterre, jusqu'à la mort de mon grand-père. J'avais un an. Je n'ai aucun souvenir de lui, mais il m'a légué quelque chose de précieux : un surnom. «Œil de Biche». C'est comme ça que tout le monde m'appelait, à la maison.

Ma première année a été très difficile pour mes parents. Ma mère a mis du temps à se remettre physiquement de l'accouchement, et mon père et elle ont dû s'habituer à leurs nouvelles responsabilités vis-à-vis d'un nouveau-né qui pleurait, réclamait d'être nourri, changé. En un mot, dont il fallait s'occuper en permanence. Le décès de mon grand-père a aussi rajouté une couche à cette situation déjà stressante pour eux.

Pour ne rien arranger, je suis née avec une fente palatine : un petit trou dans mon palais, au fond de la bouche. À cause de ça, j'avais du mal à avaler la nourriture, qui remontait dans mon nez. Par chance, je n'avais pas de «bec de lièvre», une particularité qui accompagne

souvent la fente palatine. Mais il a tout de même fallu m'opérer. C'est arrivé alors que j'avais environ dix-huit mois. Je ne garde aucun souvenir de mon hospitalisation, mais l'intervention a dû être compliquée, puisqu'on m'a expliqué que j'ai mis un mois à me rétablir.

C'est à peu près à cette époque que ma mère a elle aussi dû être opérée, de la vésicule biliaire. Estimant que mon père et ma grand-mère âgée ne seraient pas en mesure de s'occuper de moi correctement pendant la convalescence de ma mère, les services sociaux du Gloucestershire ont décidé qu'il valait mieux me placer temporairement en famille d'accueil. Et, justement, ils comptaient parmi leurs accueillants habituels une femme au profil idéal : Eunice Spry.

Quand je pense à mes parents à cette période, je les vois un peu comme la version adulte de Hansel et Gretel : perdus sans boussole dans les bois obscurs de la parentalité, incapables de retrouver le chemin. Alors a surgi Eunice, qui devait avoir quarante-deux ans à ce moment-là. Vêtue de manière sobre et présentable, elle devait certainement avoir l'air gentille et respectable. Elle avait deux enfants, et apparemment beaucoup de bon sens. Peut-être que ses convictions religieuses (elle était Témoin de Jéhovah, et très pieuse) lui conféraient un côté sérieux qui la rendait encore plus rassurante.

Eunice semblait désireuse de s'occuper de bébés, et moi, pauvre petite puce aux yeux de biche, avec ma fente palatine, j'ai peut-être su l'émouvoir dès cette première rencontre fatidique. Si mes parents avaient su alors ce qu'ils ont appris depuis, je suis certaine qu'ils lui auraient claqué la porte au nez, et l'auraient même barricadée pour me protéger de cette dame à l'apparence si bienveillante, mais qui allait ensuite commettre les pires atrocités.

Je ne me rappelle rien de mon premier séjour chez Eunice Spry. Je sais que je suis allée vivre chez elle, au 24 George Dowty Drive à Tewkesbury, à quarante minutes en voiture de Cheltenham. J'y suis restée un mois, et j'avais donc environ un an et demi. Je devais commencer à marcher, à crapahuter un peu partout et à me cogner, comme tous les bambins curieux et éveillés. Mes parents et ma grand-mère ont raté toute ma convalescence postopératoire, mais aussi quelques-uns de mes premiers pas vers l'indépendance et la découverte du monde.

Eunice avait elle-même deux enfants, qui vivaient encore avec elle. La plus jeune était une ado de plus de quinze ans, et la plus grande, Judith, avait la petite vingtaine. Eunice était encore mariée à son premier époux, qui semblait la vénérer. Ils devaient avoir l'air d'une gentille famille bien sous tous rapports. D'ailleurs, les services d'aide à l'enfance du Gloucestershire avaient déjà autorisé Eunice à adopter un premier bébé : Charlotte, qui avait trois ans lors de mon passage chez eux.

Au bout d'un mois, je suis retournée chez mes parents. Je me demande ce qu'Eunice pouvait penser de nous. Est-ce que nous n'étions qu'une famille parmi tant d'autres, comme elle était amenée à en côtoyer en tant que mère d'accueil ? Ou avait-elle déjà senti notre faiblesse ? Devinait-elle qu'on serait amenés à se recroiser ?

Toujours est-il que, six mois après, elle a contacté mes parents pour leur demander une lettre de recommandation, qu'elle transmettrait aux services sociaux pour étayer sa demande d'accueil d'une autre petite fille, qu'elle finirait également par adopter : Sarah.

Après mon retour dans le pavillon de Cheltenham, mes parents et ma grand-mère ont décidé qu'il nous fallait

plus de place. Après tout, même si mon père et ma mère n'étaient pas mariés, nous formions bien une famille. Ils ont donc postulé pour obtenir un logement plus grand, et, à mes deux ans et demi, nous avons tous déménagé dans une maison semi-indépendante, la dernière d'une rangée de maisons de ville sur une petite rue tranquille et arborée de Cheltenham. Cette maison de trois pièces avait le style bien reconnaissable des logements sociaux de la ville, avec une façade en crépi typique des années cinquante, la porte d'entrée sur le côté et le tout petit jardinet derrière.

Mon premier souvenir dans cette maison, c'est la fête pour mon troisième anniversaire. Une fête sur le thème des clowns, avec des ballons et des dessins un peu partout dans le salon. Je me revois clairement, émerveillée, cramponnée au rebord de la table en acajou foncé, les yeux rivés sur mon incroyable gâteau à l'effigie d'un clown.

Notre salon donnait sur la rue. Dans un coin se situait un petit téléviseur, devant lequel je m'assoiais, à même le sol, pour regarder mes programmes préférés : *Sesame Street* et *Finger Moose*. J'étais totalement happée dans ces imaginaires merveilleux. J'adorais les chansons et les personnages hauts en couleur et je pouvais passer des heures d'affilée devant cet écran. Ma mère avait pour habitude de s'allonger sur le canapé placé le long du mur du fond, barrant une double-porte qui menait à la salle à manger, que nous n'utilisions pour ainsi dire jamais. Deux fauteuils avaient aussi été casés dans la pièce, l'un près de la porte (celui de mon père) et l'autre plutôt vers la fenêtre (le mien).

La porte d'entrée ouvrait sur un couloir qui menait à la cuisine, en passant devant l'escalier. Et dans ce couloir se trouvait un imposant sofa vert, usé jusqu'à la corde. Je pense que c'était un vieux meuble que personne n'avait

jamais pris la peine de jeter. Il bloquait l'accès à l'escalier, et, quand j'étais petite, je n'arrivais pas du tout à passer. Il fallait à chaque fois me soulever et me déposer de l'autre côté. Un jour, on a même découvert une nichée de souris dans ce canapé. Et, la nuit, on les entendait mâchonner dans l'escalier. Un bruit grinçant, creux, qui m'effrayait beaucoup. Je restais éveillée dans mon lit, à écouter ces sons inquiétants qui faisaient naître les images les plus étranges dans ma tête. Ça me faisait froid dans le dos de savoir qu'en bas des marches, pas si loin de moi, ces petites bêtes grignotaient tranquillement.

Au pied de l'escalier, accroché au mur, il y avait aussi un vieux cadre marron, abritant une photo de la côte. Il n'y avait pas beaucoup de décoration, chez nous, aussi ai-je passé des heures à le scruter, assise sur les marches ou jouant sur le canapé. La porte d'entrée aussi était bloquée par ce sofa, et nous ne l'utilisons jamais. Nous devions emprunter un petit passage sur le côté de la maison, protégé par un toit de tôle plastique, et entrer par l'arrière. Pour moi, c'était comme ça : pour entrer, il fallait faire le tour et passer par la cuisine.

J'ai quelques souvenirs disparates de mes parents, datant de ces premiers mois dans notre nouveau logement. Mon père me soulevait au-dessus de sa tête et me faisait tourner et fuser à travers la pièce, en disant que j'étais «son petit avion». J'adorais ça et je riais comme une folle, à chaque fois.

En ce temps-là, il jouait beaucoup avec moi, souvent de façon très physique. C'étaient des moments merveilleux. Je me sentais vraiment aimée de lui, et de ma mère, même si elle était moins démonstrative.

Il arrivait que, le soir, mon père me lise une histoire pour m'endormir. Il savait donner vie à mes livres. Mais,

quand il avait achevé de me border et redescendait, bien souvent je constatais que je n'avais pas spécialement sommeil. Alors je me glissais hors de mon lit et jouais dans ma chambre. Je faisais semblant d'être un chat, un chien ou un renard, me mettant à quatre pattes dans le noir pour faire le tour de ma chambre. Après plusieurs allers-retours infructueux dans l'espoir de me calmer, mon père finissait par s'agacer et criait :

— Au lit, et tu ne bouges plus !

Malgré ça, j'avais en général vite fait de me remettre à miauler, de feindre de renifler des fleurs ou de chasser des papillons. Quoi qu'il arrive, mon imagination reprenait chaque fois le dessus.

Je me rappelle aussi vaguement un jour où j'ai fait la cuisine avec ma mère. Des spaghettis bolognaise, je crois, ou quelque chose du même genre avec une sauce en pot. Je me souviens d'avoir remué quelque chose et que, pour rire, mon père m'a donné un piment. Je me rappelle très bien l'insupportable sensation de brûlure et mon père s'empressant de m'emmener dans la salle de bains pour me rincer la bouche.

Je revois ma mère suspendant le linge sur une ligne tendue à travers ce jardin qui était immense à mes yeux d'enfant. À un moment donné, mes parents l'entretenaient, mais, assez vite, il s'est trouvé envahi de mauvaises herbes et de plantes laissées à l'abandon. C'était pour moi un territoire mystérieux et luxuriant que je pouvais explorer à loisir, et où je pouvais jouer à tout ce que mon imagination pouvait concevoir. Il me suffisait de trois fois rien pour m'amuser : je pouvais suivre un papillon, parler à un chat ou observer Penny, la fille des voisins, tandis qu'elle jouait avec son petit chihuahua. Ce petit chien me faisait beaucoup rire.

De temps à autre, mes parents m'emmenaient à Pittville Park, un grand parc aménagé tout proche du centre de Cheltenham. Je pouvais y voir des lapins, des paons et même des faisans, pour mon plus grand plaisir. On allait y donner du pain aux canards et aux oiseaux ; les lapins, eux, adoraient le trèfle ramassé par mon père. J'aimais tellement ces petites bêtes, avec leur nez frétilant ! Le plumage des paons me captivait, et, quand mon père m'a dit que c'étaient bien de véritables yeux, sur leurs plumes, je l'ai cru. En revanche, je détestais les cris des perroquets. Mon père pressait toujours le pas quand on passait devant leur volière, pour m'emmener le plus vite possible jusqu'aux balançoires et autres tourniquets. Perchée sur un cheval de bois multicolore monté sur ressort, je me balançais gaiement tandis que mon père chantonnait :

*Ta-ga-da, ta-ga-da, et galope jusqu'au marché !
Ta-ga-da, galope ! Il faut bien manger ! »*

J'ai aussi des souvenirs plus nets, notamment celui de ma mère cueillant des roses dans ce parc. Elle les ramenait ensuite à la maison pour en faire sécher les pétales. Je l'entends encore chanter alors qu'elle se baissait pour les prendre, une à une. Une fois rentrée, elle détachait soigneusement les pétales, les plaçait sur du papier journal dans notre séchoir, pour ensuite les mélanger à des huiles parfumées pour créer ses propres pots-pourris. Elle était très créative et adorait tout ce qui était manuel, comme la broderie ou les collages. Dans notre cuisine, il y avait de grands sacs plastiques noirs pleins de magazines sur les activités artistiques et j'ai passé un temps fou à les lire, fascinée par les articles qui expliquaient comment apprendre à dessiner.

Globalement, il régnait un désordre certain dans notre maison mais, assez régulièrement, mes parents faisaient un grand ménage pour qu'elle soit plus agréable à vivre. Ça arrivait particulièrement avant Noël, mais, une fois les fêtes passées, la situation commençait immédiatement à se dégrader et le capharnaüm s'imposait de nouveau.

Mes parents avaient clairement du mal à entretenir leur logement tout en s'occupant de moi. Le chaos qui survenait parfois dans notre vie était favorisé par la santé fragile de ma mère. Mais c'était aussi à cause de la toxicomanie de mes parents. Ils se savaient dépendants et ont eu le courage de se faire aider dès mon plus jeune âge. Chaque jour, ils se rendaient dans un centre de désintoxication et d'insertion pour drogués, et je les accompagnais souvent. Ils arrivaient à en faire une sortie distrayante, m'offraient un déjeuner à la cafétéria du centre et m'emmenaient au parc sur le chemin du retour.

À mesure que les choses se compliquaient à la maison, j'ai commencé à me renfermer sur moi-même. Je jouais de plus en plus toute seule. Je passais le plus clair de mon temps dans ma chambre ou dans le jardin, à inventer des histoires, des personnages ou des chansons. Grâce à mon imagination galopante, je pouvais très bien rester seule des heures sans jamais m'ennuyer. Je me penchais à la fenêtre de la salle de bains, à l'étage, pour jouer avec les cloportes qui vivaient dans les huisseries vermoulues. Je discutais avec eux, comme avec une bande de copains.

Nous avons même eu une chatte, Sméagol (comme le personnage du *Seigneur des Anneaux*). Je l'adorais et, lorsqu'elle a donné naissance à une portée, j'étais folle de joie. Mais une dame est venue les emporter, en disant qu'ils partaient dans une maison où ils vivraient mieux. Ensuite, quelqu'un d'autre est venu et a emmené Sméagol.

Elle aussi méritait de vivre mieux, m'a-t-on dit. J'étais très triste, mais mes parents m'ont simplement dit :

— Oh, ce n'est rien. La gentille dame les a emmenés vivre dans une maison plus jolie.

Et c'était comme ça.

Je devais avoir environ quatre ans quand s'est produit un événement qui m'a bouleversée, alors même que sur le coup je ne pouvais pas le comprendre totalement.

Un matin, j'ai vu ma grand-mère entasser des cartons et des sacs dans sa petite décapotable jaune. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait, mais elle est restée évasive. Elle m'a simplement prise dans ses bras en disant :

— Sois sage, avec ton papa et ta maman.

— Où tu vas, Nan ?

Mais là encore, elle n'a rien répondu et je suis restée là, bouche bée, pendant qu'elle montait dans sa voiture et qu'elle s'en allait.

Ma grand-mère venait de déménager. Aussi simplement que ça.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui a pu arriver pour provoquer ça. J'ignore toujours pourquoi elle est partie, ce samedi matin là. Je me souviens d'avoir couru, éperdue, jusqu'à sa chambre. En ouvrant la porte, j'ai constaté qu'elle n'avait rien laissé derrière elle. Cette pièce, où avait vécu ma grand-mère, n'était plus qu'un grand vide dans notre maison.